

La Maternité d'Elne

00.02.00

Prologue

00.02.24

En février 1939, chassés par les troupes du Général Franco, cinq cent mille réfugiés espagnols passent la frontière française.

Ils sont internés dans des camps, en particulier à Gurs, Saint-Cyprien, Rivesaltes, et Argelès-sur-mer.

00.03.00

A partir de l'instauration du régime de Vichy en 1940, ces camps servent aussi à l'internement des tziganes et des juifs d'Europe du nord, qui cherchaient refuge en France et qui seront déportés à Auschwitz et Maïdanek.

00.03.15

A Elne, à côté de Perpignan, Elisabeth Eidenbenz, une jeune institutrice du *Secours suisse aux enfants victimes de la guerre*, aménage une maternité de fortune dans un château à l'abandon.

Des associations humanitaires suisses fournissent le personnel et les fonds nécessaires à son fonctionnement.

La maternité suisse d'Elne permettra à plus de six cents enfants de naître et de survivre à l'écart des camps, jusqu'à sa fermeture par les allemands en avril 1944.

00.03.49

J'ai retrouvé une vingtaine d'enfants nés dans ce lieu, des mères et des membres du personnel de l'époque. Je les ai rassemblés pendant plusieurs jours dans le château qui abritait la maternité. Le film est le récit de cette rencontre.

00.04.16

Générique Début

00.04.34

Charles (sous la verrière, avec Antoine)

Moi mes parents étaient...venaient de Pologne il y a très très longtemps. Ils se sont mariés en Allemagne où on vivait à Leipzig en Allemagne et ça a commencé enfin ça c'est vraiment détérioré en Novembre 38 où y a eu la nuit de cristal et là ils sont partis clandestinement en Belgique. De la Belgique, bon la Belgique a été envahie en mai 40 par les troupes nazies, et là bon mes parents ont donc fuit la Belgique et sont arrivés à Toulouse et à Toulouse ils avaient pas de papiers, ils se sont fait arrêter par des gardes mobiles ou par des gendarmes et là on les a interné dans un camp qui s'appelait Récébédou, c'est dans la banlieue de Toulouse, et de là en Février 41, donc on est resté dans ce camp..., on a du être arrêté au mois d'août 40, on est resté jusqu'en Février 41 dans ce camp de Récébédou et là on était transféré à Rivesaltes.

00.07.08

Charles en off (dans le camp de Rivesaltes)

La vie à Rivesaltes c'était quelque chose d'épouvantable, les conditions d'hygiène étaient dramatiques, on était couvert de vermine on n'avait rien à manger, je me souviens que ma mère allait voler des épluchures de pommes de terre dans la cuisine des gardes pour essayer de nous faire un brin de soupe, parce que non seulement, j'avais de, j'avais de la vermine mais j'étais complètement squelettique.

Fin 42 ma mère m'a confié à l'OSE, qui était l'Oeuvre de Secours de l'Enfance, il y avait là la Cimade, les Quakers, qui essayaient de sortir les enfants du camp, et alors ils m'ont mis à Elne, à la maternité.

00.08.12

Henia : Et ben voilà ! Je suis enfin arrivé à Elne...

Fils : C'était une jolie maison...

Henia : tu vois, je suis arrivé ici vers la fin du mois de février, j'étais enceinte à peu près de 5 mois et demi et puis je venais du camp de Gurs, de l'autre côté des Pyrénées, et puis on était une dizaine qui attendions un bébé. Et j'ai vu cette magnifique maison, sortant d'un camp ça m'avait tellement...

Fils : ils l'ont bien restaurée...

Henia : ...et je suis tellement émue de la revoir. Alors tu vois, on est monté par cet escalier et puis Schwertze Elizabeth nous attendait. Nous étions si fatiguées...

Fils : Le voyage avait duré combien de temps ?

Henia : Au moins une nuit, on avait voyagé de nuit

Henia : Ah dit-donc. Tu te rends compte ? J'ai l'impression d'arriver y'a 50 ans.

Fils : 60.

Henia : Oui, 60.

Ah ! le Canigou ! C'est la première chose quand j'ai regardé, il était enneigé comme ça. Et tous ces arbres fruitiers, une chose que j'avais jamais vu. Ca me rappelle de drôles de souvenirs.

00.10.14

Remedios (en haut)

Elle s'appelait « Bilbao ». Toutes les pièces avaient un nom de province, d'Espagne. Et voilà, voilà, celle-là je la reconnais. Ca c'était la nursery. Seulement les bébés la nuit ils étaient seuls, des fois on s'inquiétait, on disait... mais... voilà. Y avait plein de corbeilles, y a eu jusqu'à 20 corbeilles, peut être plus. Là y avait la table à linge, à langer, et c'était une corbeille en osier qu'on nous avait donné, un genre d'osier je sais pas, avec une petite paille. Elles étaient toutes comme ça. Il ne devait pas y avoir de radiateur, je sais pas. Et elles étaient tout autour, et toi ta place était là, je te vois encore. Et c'était toutes des corbeilles comme ça qu'après on nous avait donné. Pour les emporter au camp heureusement. Et tu te rends compte quand on arrivait là, de haut, des fois, tous ces bébés qui pleuraient tout ça, mince, c'était, c'était extraordinaire!

00.11.26

Remedios (en bas)

Il y a des choses qu'on oublie, il y a des choses qu'on ne peut pas oublier. Par exemple, quand on est parti de Barcelone, le jour du départ, y'a 63 ans de ça, on dirait qu'il y a peut-être 10 ans. Je me souviens, on était en train de travailler (j'avais un atelier de couture), j'avais des filles qui venaient, des ouvrières, des filles qui venaient apprendre, et quand elles sont arrivées on savait que ça marchait mal depuis quinze jours. Et quand elles sont arrivées, mon Dieu, on parle qu'ils vont couper la route, qu'ils arrivent à Barcelone (les Troupes Franquistes). Et finalement, c'est vrai que depuis un moment, on habitait en banlieue de Barcelone, y avait des troupes qui passaient de temps en temps, deux ou trois soldats à la fois, des fois un tout seul, qui passaient dans la rue, mais pressés. « Mais qu'est-ce qui se passe ? Vraiment il se passe quelque chose ». On a eu de plus en plus peur.

Finalement, mon frère a pu avoir un camion et à 11 heures du soir on partait, mais il a fallu organiser vite vite ! Deux sacs, une valise, enfin, vous savez ce que c'est... Sur la route on a été bombardés, mitraillés dans la nuit. Il y avait un clair de lune, il faisait froid, c'était le mois de février.

Et après ça a été les camps, ça a été Argelès... et les camps ça a été encore autre chose, parce qu'on croyait pas que, on savait pas, on croyait... parce qu'une fois qu'on a passé, on a dit « Ouf ! », c'est pas qu'on voulait aller en France spécialement, mais on se disait : « les bombardements, tout ça, c'est fini ! ». Ils étaient obligés, bien sur, on était je sais pas combien de milliers. On a été à arrêtés à Argelès. Alors bon, finalement, là ça a été très dur parce qu'on a eu très peur. Et finalement il fallait rentrer au camp, parce que c'est là qu'ils nous donnaient le pain. on allait chercher de l'eau dehors, et après y nous ont mis des pompes. Mes des pompes à trente mètres de... sur la plage. Trente mètres de la mer. De...de... des vagues là. Et l'eau... elle était... salée. Ça a été la maladie, ça a été tout ce que vous voudrez. Des fois on rigole, il y avait des choses, y avait des choses que... enfin. On avait pas de toilettes ! Après ils avaient fait des, comme de petites guérites là, en bois, mais qu'est-ce que vous voulez les gens... si il y avait, même 50 mètres, les gens ne pouvaient pas y arriver ! Ceux qui étaient vraiment malades ils pouvaient pas y arriver. Alors vous voyez les gens... enfin c'est affreux !

00.14.08

Après, on s'est rendu compte que j'étais enceinte. Pour faire la layette, j'avais dans la maison j'avais emporté je sais pas quoi, un chemise de nuit que j'avais coupé, des petites brassières. Mon métier c'était la couture, encore j'étais pas embêté de ce côté là. Une petite brassière, et j'avais fait... J'avais une boîte de fil que j'avais emportée de la maison, ces attaches, une boîte de fil, avec mon métier, je sais pas pourquoi, j'avais cette boîte de fil. Et il y avait des attaches de cordonnet, le cordonnet c'est ce que...avec quoi on fait les boutonnières. J'avais les cordonnets là, de couleur, et là, caché, quand... quand... je voulais pas que mon mari me voit, j'ouvrais cette boîte, je regardais toutes ces couleurs...

Enfin... j'avais la chance d'avoir ce fil, j'ai fait les brassières, mais autour des encolures il y a des poignées, je pouvais pas laisser un simple ourlet, j'aime les choses jolies. Alors avec ce fil je voulais faire un petit picot, quelque chose. Alors mon mari me dit : « Ecoute, je te ferais des aiguilles à tricoter, je couperais des barbelés, je te ferais des aiguilles à tricoter. » Il m'avait fait un crochet que voilà, avec un morceau de barbelé. Il fallait qu'il soit très fin pour pouvoir faire un picot dans les ourlets, là, enfin c'était très joli. Je faisais un petit jour, je faisais... Alors ça, ça m'avait fait passé presque un bon été. Presque un bon été. Voilà... le... le crochet... il s'était fait prêter une lime, il fallait qu'il soit très fin pour pouvoir...

Henia : Avec un...

Remedios : ... pour pouvoir faire le picot. Les aiguilles je les ai, bon, je les ai jetées, c'était jamais que du fil de fer.

Consuelo : en fer aussi.

Remedios : Oui, oui, bien pointues, les plus fines, les plus grosses. Ca on s'en était débarrassé parce que...

00.16.29

Remedios (*sur la plage*)

Tu vois, c'est si beau, je me souviens jamais l'avoir vu beau comme ça le soleil sur la mer,

Ruben : Pourtant vous aviez le temps de le regarder...

Remedios : On avait le temps, mais je dis pas qu'on regardait pas mais...

Ce que je sais c'est qu'il y en avait qui perdaient la tête parce que ils voulaient partir au Mexique, ils s'inscrivaient pour partir, je sais pas en Amérique, n'importe où, on s'inscrivait de partout et il y en avait un qu'y était partis dans la mer comme ça avec la valise.

Ruben : Oui, tout le monde le raconte.

Remedios : oui, oui, mais c'est vrai, ça c'est passé dans le camp d'Argelès et on en a parlé, moi je l'ai pas vu mais le jour que c'est arrivé on m'a dit y en a un qui est devenu fou qui est parti dans la mer.

Ruben : En plus de toutes les maladie que vous aviez, le typhus, la dysenterie,

Remedios : Après il y avait plus la dysenterie.

Ruben : même la tuberculose hein, les pneumonies, tout ça la dénutrition, mais il y avait il y avait beaucoup, beaucoup de maladies nerveuses quoi, le gens pouvaient pas supporter.

Remedios : bien sur, par contre, malgré ça, ça n'avait rien à voir mais tu étais plus que dégoûti, tu te portais bien, tu étais plus que dégoûti.

Ruben : Ça, c'est grâce à la maternité, parce que...

Remedios : Oui bien sûr, mais toute la journée on n'avait rien à faire, qu'à s'occuper de toi, la maternité n'en parlons pas. ah si ça n'avait pas été ça tu serais sûrement pas là,

Ruben : Oui, ils disaient que la mortalité des bébés était presque de 100%.

Remedios : Bien sûr.

Ruben : Ça je n'en avais pas conscience avant, qu'à ce point on a été sauvé par cette maternité.

(soirée)

00.19.25

Consuelo : J'étais un petite fille bien sage

Serge : Mais ça c'est la notre de voiture ?

Consuelo : Et ça c'est... c'est pas ton père ça ?

Serge : Non

Consuelo : Mais ça c'est son père

Serge : C'est pas son père, c'est...

Consuelo : Si

Serge : Si c'est son père et ça c'est notre voiture.

00.20.08

Remedios

On attendait notre bébé c'était quelque chose déjà, il a tardé un peu le mien, il est resté trois semaines, j'ai bien mangé et il est devenu un beau bébé quand on disait que ça serait un tout

petit bébé, et trois semaines après, il y avait eu la fête du jour de l'an, du réveillon, que c'est quelque chose de, que j'avais un souvenir extraordinaire, que j'en ai parlé toujours aux miens et à de amis, j'en ai parlé toujours de cette maternité, je crois que c'est quelque chose même de simple soupe qu'on a mangé, je disais, tien cette soupe on l'a mangé à la maternité, je connaissais ça d'ici. Après j'ai bien profité, surtout pour le bébé, ça me faisait de la peine bien sûr, et dans toutes les lettres, qu'est-ce qu'on disait toujours aux nôtres : on disait on mange si bien, je savais que mon mari ça lui faisait plaisir si je lui disais ça mais je me disais en même temps je me disais dire qu'eux ils étaient dans ce camp à rien manger tout ça, le jour de la naissance est arrivé, toute contente, j'ai eu un beau bébé, un beau garçon, et mon mari avant de partir du camp, il m'avait dit je te ferai une enveloppe c'est une vieille enveloppe du camp ça, avec des dessins, des petits carrés enfin tout petits, quand le bébé arrivera, tu mettras la lettre dedans, et quand on me la donnera, rien qu'en voyant l'enveloppe je me dirais voilà la nouvelle, et voilà deux heures après j'écrivais mais seulement c'est en catalan :

00.22.05

Elne le 5, donc le jour de sa naissance, le 5 du 2/40

Estimat Joan,

T'envio aquestas lletres par donar te la grande nova de que par fi ja ets papa. Deu fe dues oras qu'a nascut. Es el que tu t'as desiderata, un nen, i no es cap lentille ni un sigro, ja qu'a pasat 3kgs 790.

Sous-Titre :

Cher Joan,

Je t'envoie ces quelques mots pour t'annoncer la grande nouvelle, tu es enfin papa. Il y a deux heures qu'il est né. C'est ce que tu souhaitais, un garçon. Ce n'est ni une lentille, ni un pois-chiche. Il pèse 3kg790.

Lentille et sigro, ce sont les lentilles et les pois chiches, et au camp on nous donnait des lentilles et des pois-chiches, bouillis avec de la morue ou de la viande en conserve bref, alors on disait mais ce bébé, il va être une lentille ou un pois-chiche, puisqu'il pesait trois kilos sept cent quatre vingt dix, alors le docteur quand il est né il a dit bien sur qu'il est gros, avec ce que vous avez profité c'est ici qu'il a grossi, avec tout ce que vous avez bien mangé. Ils avaient raison, il avaient raison.

00.23.27.00

Henia

Je suis venue du camp de Gurs, fin février début mars, il faisait très froid comme c'est dans les basses pyrénées, c'est vraiment vers Pau, et on a pris le train de nuit, on est venues à 7 ou 8, toutes enceintes, et après une nuit de voyage on est arrivées à Elne, glacées, épuisées. et puis après, je suis montée voir Schewerter Elisabeth, je dis Schwerter parce que en allemand les infirmières s'appellent Schwerter, en suisse et je l'ai tout de suite appelé Schwerter Elisabeth, je suis montée la voir pour lui dire d'abord que j'étais pleine de poux, il fallait absolument qu'elle me nettoie ça, elle m'a dit ne t'inquiète pas, on va s'occuper de toi et effectivement elle m'a mis un espèce de produit et 24 heures après il y avait plus rien, mais ça a été spectaculaire, et puis bon elle m'a soigné et je lui ai dit que je n'avais pas l'intention de retourner au camp, et que je voulais m'en aller tout de suite, « Schwerter Elisabeth j'ai la chance d'être venue ici, que j'ai pas trop de problème pour sortir, pour partir je dis je veux m'en aller ». Alors elle m'a dit « écoute sois raisonnable : tu vas avoir ton bébé ici, et je te promets que si il y a quoi que ce soit, si tu dois retourner au camp, je te le dirais », et

effectivement, dans une ambiance vraiment idyllique on peut dire les choses comme elles sont, dans cette maternité, venant d'un camp où c'était l'enfer, alors c'était les promenades, les pêches et les abricots qu'on ramassait comme ça par terre, tricoter pour le bébé, aider un petit peu à faire le ménage, nos chambres, et puis une ambiance avec les femmes enceintes qui était très agréable, c'était vraiment idyllique, donc j'ai poursuivi ma grossesse, j'ai eu mon bébé le 21 juin 43, et un jour vers fin juillet, elle m'appelle et puis elle me dit « assieds-toi, voilà, je dois te ramener au camp de Gurs, j'ai reçu l'ordre de vous ramenez là-bas, et ben comme je te l'ai promis, je vais t'aider à partir ». Et puis je suis partie un matin, ça a été vraiment assez triste parce tout le monde pleurait, tout le monde m'a accompagnée à la gare, on savait bien que je m'en allais mais dans quelles conditions ! J'avais pas de papiers, j'avais rien, la seule chose qui me différenciait de beaucoup c'est que je parlais bien le français et que j'avais pas l'air d'être une juive, et que j'avais un bébé dans les bras. C'était un atout aussi, j'avais un bébé d'un mois dans les bras. Alors voilà comment j'ai finalement réussi mon évasion, je suis arrivée à Chambéry. Ça c'est moi juste avant que je parte d'Elne, il a un mois Patrick. Ça c'était la coupe que Schwerter Elizabeth m'avait fait après les poux. Ça s'est 6 mois à la pouponnière d'Anemasse, tenue aussi par une suisse, elle s'appelait Schewerter Lydia. Et Elizabeth la connaissait très bien. C'est ce qu'elles m'ont écrit, on était à Chambéry et mon mari s'occupait de la résistance, donc on pouvait faire des faux papiers, et elle m'a écrit qu'elle avait besoin de papiers pour deux femmes qui étaient venues avec moi du camps de Gurs, de façon à ce qu'elle puissent venir d'Elne à Anemasse, puis ça a marché, on a fait les papiers et je les ai amené à Elne et ces deux femmes sont venues à Anemasse.

(mère de guy) : Ça s'est bien terminé quoi !

Henia : Ça s'est bien terminé heureusement, mais je risquais gros quand même, et puis je pensais à mon bébé, mais enfin faut le faire, faut le faire, c'était la guerre. Voilà.

00.27.54

Serge :

Voilà j'ai une photo, le petit enfant qui est là, le gros bébé, c'est moi, et à côté il y a une infirmière qui était jusqu'à aujourd'hui anonyme, et j'ai découvert avec émotion que cette infirmière c'était Maria, voilà, donc je suis particulièrement ému aujourd'hui de savoir que c'était toi, moi j'ai toujours su que j'étais né à la maternité d'Elne parce que je crois que ma mère m'a nourri bien sûr du lait de la maternité, mais elle m'a nourri aussi du sentiment que j'étais sorti ici d'une sorte de terre promise, parce que c'était comme ça qu'elle le faisait ressentir au nouveau né que j'étais et donc la maternité d'Elne pour moi a représenté toujours quelque chose de particulier, presque de mythique quoi. Je voudrais préciser que comme j'ai toujours vécu ici, à Elne, la maternité a été aussi pour moi un terrain d'aventures, et très souvent je suis venu m'amuser dans ce château, qui était inhabité, qui était un petit peu laissé à l'abandon, et pour moi évidemment ce bâtiment représentait quelque chose que les copains ignoraient complètement, parce que bien sûr pour eux c'était un bâtiment quelconque. Pas pour moi, c'est donc la maternité, ça a toujours fait partie de mon paysage.

00.29.25

Maria :

Yo llegué al campo de Argeles sur mer, alli estuvimos durante varios meses, con mi marido, de alli nos passaron al campo de st Cyprien, alli ya quede en estado de mi hijo, y al poco tiempo me separaron de mi exposo. Se lo llevaron a un campo de castigo, entonces a mi me pasaron al campo de mujeres, y asi aguante siete meses, hasta que encuentre a la senorita Isabelle, bueno me encuentro ella mejor dicho. Tuve la suerte de caer aqui, trabajar con todas ellas, para mi fue una fortuna.

Las comadronas, enfermeras, directivo, toda la gente, trabajo siempre, con mucho amor. Y eso lo tenemos que le llevar siempre en nosotras, en el corazon, porque suerte a ellas hoy tenemos a nuestros hijos y estamos aqui junto, y olvidar los campos de concentracion, olvidar lo no, porque eso no es possible, no, y alli tuve de todo lo que se puede tener, y de miserias, y de todos. Y eso quizas algunas de ustedes lo haya pasado tambien.

Despues de todo esto que me separaron de mi exposo, la senorita Isabelle y los directivos me ayudaron a que el papa de mi hijo saliera del campo de castigo y se fue a America, y asi fue se marchó con un ano antes que yo, al ano me reclamo, yo no queria dejar la maternidad pero por otro lado me llamaba mi deber, de esposa, pero llego a America con mi hijo y me encuentro con que mi esposo ya estaba con otra senora esperando un bebe, me encuentro sola con mi hijo de dos anos y medio, ya no lo quise ver mas, y a luchar yo sola en la vida, es la historia.

Sous Titre :

Je suis arrivée au camp d'Argelès sur Mer. Nous y sommes restés plusieurs mois, avec mon mari. Puis nous avons été transférés au camp de Saint-Cyprien. C'est là que je suis tombée enceinte de mon fils. Peu après, ils m'ont séparé de mon mari. Ils l'ont mis dans un camp disciplinaire, et moi ils m'ont mise au camp des femmes. Ça a duré sept mois. Jusqu'à ce que je rencontre la senorita Elizabeth, ou plutôt qu'elle me rencontre. J'ai eu la chance d'arriver ici, de travailler avec toutes ces femmes. C'était inespéré.

Les accoucheuses, les infirmières, la direction, tout le monde travaillait avec amour. Et cela nous devons toujours le garder dans notre cœur. Grâce à elles nous avons aujourd'hui nos enfants, et nous sommes ici ensemble. Nous devons oublier les camps de concentration ; oublier non, car c'est impossible. Là-bas, j'ai enduré toutes les misères. Vous avez vécu ça aussi.

Après la séparation avec mon mari, Elizabeth et les responsables de la maternité m'aiderent à le faire sortir du camp pour qu'il parte en Amérique. Il est parti un an avant moi. Il m'a réclamée, je ne voulais pas laisser la maternité mais mon devoir d'épouse m'appelait. Mais quand je suis arrivée en Amérique avec mon fils, j'ai découvert que mon mari était avec une autre femme, qui attendait un enfant. Je suis restée seule avec mon fils de deux ans et demi, je ne voulais plus le voir, et j'étais seule pour lutter. C'est l'histoire.

00.32.28

Felipe :

Siempre mi madre me contaba sobre, sobre todas las peripecias como yo dijo de la salida de espana hasta la llegada al mejico, entre ellos los buenos momentos, esos maravillosos momentos se puede decir, de su vida y de mi vida, estuvo en la maternidad, fueron dos anos y medio que yo los he vivido aunque no los recuerde, los he vivido porque mi madre me lo ha contado muchas veces, me lo a contado como un cuento para dormir, como un cuento a la hora de estar sentados praticando, se siempre lo oido con, y no me canso de oir lo, y realmente pues es para mi, realmente es un orgullo ser hijo de mi madre y ser ahijado o haber tenido tan cerca durante tanto tiempo a la senorita isabelle, a la qual espero manana con mucha anxia para dar le un grande abrazo muchas veces.

Sous Titre :

Ma mère m'a toujours raconté les péripéties de l'exil d'Espagne à l'arrivée au Mexique. Elle m'a raconté les bons moments, ces merveilleux moments, de sa vie et de ma vie, que nous avons passés à la maternité. Ces deux années et demi, je les ai vécues même si je ne m'en souviens pas. Je les ai vécues car ma mère me les a très souvent racontées. Elle m'a raconté ces années comme un conte pour dormir, un conte à l'heure des histoires. Je ne me suis jamais lassé de l'entendre. Je suis fier d'être le fils de ma mère, et d'être le filleul et d'avoir été tenu si proche de la senorita Elizabeth, que j'attends demain impatientement, pour la serrer dans mes bras.

00.34.12

Wladimir

Si j'ai été aussi loin dans mes recherches, c'est parce que je n'ai pas accepté qu'on touche à ma mère. Parce qu'en découvrant ce qu'elle a vécu, découvrant le camp d'Argelès, je ne peux pas supporter qu'on lui ait fait tout ça. Et comme je ne l'ai pas connue, puisqu'elle a été déportée, arrêtée par Paul Touvier en 44 à Lyon, tout mon vécu est la reconstitution de cette histoire qui dure depuis 61 ans.

Donc Wladimir. Je suis le fils de Perla Zandt et de Vladimir, dont j'ignore le patronyme puisqu'il n'était pas dans le camp. Je suis le petit fils de Cholomo Zandt et Chebba Zandt, de Varsovie. Le neveu de Sarah, qui a été arrêtée à Aix les Bains et de Maurice Zandt qui a émigré à New York en 1920.

Perla vient en France en passant par la Belgique, est arrêtée en Belgique, amenée directement à Argelès, où elle est enceinte et Elizabeth vient la chercher, donc enceinte, dans le camp d'Argelès, au mois de novembre 40. Elle accouche, donc, je naît grâce à (Edith Wild), le 30 décembre 40, ici-même, et nous partons, nous sommes internés en mai 41 dans le camp de Rivesaltes séparés. Dans l'îlot K et l'îlot J. Que savoir ? C'est que... je ne découvre le visage de Perla qu'à l'âge de 30 ans, grâce à la Croix Rouge suisse, et donc je ne découvre en fait mes origines qu'à l'âge de 30 ans.

Donc cette photo où j'ai toute ma famille, Sheba : ma grand-mère, mon oncle qui part en Amérique en 1920, Sarah, ma tante qui est déportée en 42, et Perla, donc, qui a 17 ans là, Maman.

Henia: Elle est jolie.

Wladimir : Voilà, qui est là. Qui est très reconnaissable, elle avait des couleurs, une couleur de cheveux, blond roux, très crépus, qui faisait la reconnaître.

Wladimir : Es la fotografia.

Celia (fille) : Sa maman. Est-ce que tu te rappelles ?

Célia (mère) : Je crois que oui.

Wladimir : ... des cheveux très blond.

Célia (mère): Elle était à la maternité, yo tengo un fotografia con un grupo de mamans, on était dans le jardin.

00.37.11

Sous-titre :

J'ai une photographie avec un groupe de mamans.

Celia (fille): J'ai le souvenir que tu parlais qu'il y avait une jeune maman qui avait une chevelure magnifique ? Est-ce que ce serait-elle ?

Célia (mère): Peut-être oui.

Wladimir : D'ailleurs le témoin de l'arrestation de Perla me dit : « Je me souviens d'elle par la couleur de cette chevelure. » C'est la plus belle !

Remedios : Elle aurait quel âge maintenant ?

Wladimir : Elle est née en 1913, le 13 mars 1913. Et elle s'est échappée du camp de Rivesaltes en 42, grâce à Friedel. Elles sont deux à s'être échappé en allant chercher du bois, c'était un prétexte, elles sont sorties du camp de Rivesaltes et elle s'est dirigée vers Lyon je ne sais pas comment.

00.38.01

Guy : te la recuerdas ?

Sous Titre :

Tu t'en souviens ?

Maria : Si yo tengo una photographia junto a ella con el en los brazos.

Guy : Maria se rappelle d'elle.

Maria : La recuerdo cuando nacio el Wladimir. Yo era como enfermera de la maternidad.

Oui, j'ai une photo. Je suis près d'elle avec Wladimir dans les bras. Je me souviens d'elle quand Wladimir est né. J'étais infirmière à la maternité.

00.38.35

(Maria, Felipe et Wladimir visitant la maternité) Sous Titre

Maria : Todo me viene la memoria en este momento.

Tout me revient en mémoire maintenant.

Felipe : imagina-te para nosotros la experiencia de estar de nuevo aqui.

Imagine ce que c'est pour nous que d'être à nouveau ici.

Maria : es por aqui. Aqui nascieron, nasciste vosotros dos.

C'est par là. C'est là que vous êtes nés tous les deux.

Wladimir : c'est là où nous sommes nés tous les deux.

Maria : que ?

Wladimir : c'est là où nous sommes nés tous les deux.

Maria: oui.

Felipe: este bano no existia ?

Maria : No, no,

Cette baignoire n'existait pas ?

Non, non.

Felipe: Y aqui ?

Et là ?

Maria: ça c'est la cun... donde yo trabaje todos los anos, aqui. En este lado tenia yo la mesa. Y en el centro otra, despues del bano yo los cambiaba y les ponía la ropa. Aqui habia otro pequeno escritorio donde yo, si tenia que curar algun nino o algo, lo hacia. Y una de las mujeres que daban la luz me ayudaba cuando los banaba porque yo tenia que banar à todos.

Entonces me ayudaba una, preparar me la ropa, cambiar-me la agua del bano y todo eso. Pero era yo sola para banar los,

C'est là où je travaillais toute l'année.

J'avais une table de ce côté là. Au milieu il y avait une autre table, où je changeais les bébés et les habillais après le bain.

Là il y avait un petit bureau qui pouvait servir aux soins.

Une des mères m'aidait quand je donnais les bains. Elle préparait les habits, changeait l'eau du bain. Mais j'étais seule pour baigner les vingt bébés.

Felipe:: para los veinte.

Maria: La cuna de Felipe estaba aqui, cuando ya tenia unos meses, mas grandecito que los otros. Te pusieron una cuna, te dormias aqui, Yo recuerdo muy bien. Alli veo a los ninos uno por uno.

Le couffin de Felipe était ici, quand il avait quelques mois, il était plus grand que les autres. Ils t'ont mis un couffin, tu dormais ici. Je m'en souviens très bien, je les revois un par un.

Felipe: cuanto tiempo se quedaban las mamas aqui con los ninos ?

Les mères restaient combien de temps ici avec leur enfant ?

Maria: dependia de la... como se dice, de las personas que estaban esperando, si habian muchas demandas, pues se iban ante. Si se podian quedar mas tiempo... aqui se quedaban lo mas, lo maximo. Mas tiempo possible. Si. Porque de aqui, iban al campo de concentracion. Sobre todo a Rivesaltes.

Ça dépendait de celles qui attendaient. S'il y avait beaucoup de demandes, elles partaient plus tôt. Sinon elles restaient. Elles restaient le plus longtemps possible. Parce que après elles retournaient au camp. Surtout à Rivesaltes.

00.42.23

Maria (*Dans la chambre du haut*)

C'est ici. Aqui dormia yo, estaba diferente, mas pequeno. Y habia tres camas, tres camas. Las ventanas son igual. Yo dormia en la primera, la cocinera dormia en la otra. La ayudanta de la cocinera en la otra. Eramos tres.

Je dormais ici. C'était plus petit. Il y avait trois lits. Les fenêtres n'ont pas changé. Je dormais dans le premier lit, la cuisinière dans l'autre. L'aide cuisinière dans le troisième. Nous étions trois.

Felipe : tenias una vista muy bonita.

Tu avais une très belle vue.

Maria : y aqui me levantaba, lo que te explicaba, habria la ventana y lo primero que veia...

Quand je me levais, comme je te l'expliquais, j'ouvrais la fenêtre et la première chose que je voyais...

Wladimir : se llama el Canigou.

Maria : El volcan. Era muy hermoso. Y alli os bajabamos los bebes en verano todos los dias de bajo de los arboles, hasta las seis, al fin de la tarde.

Todavia recuerdo despues de tantos anos, todas esas cosas.

Estaban bien atendidos, limpios, con buena alimentacion, entonces porque, si a la mamas habia alguna que no teniaba suficiente leche, se le completaba con leche artificial, pero todo venia de Suiza y solo distribuyan ellos. Porque no se fiaban de los franceses, por la experiencia de los campos de concentracion, que todo lo que llegaba, se lo llevaban. A los

refugiados, no nos llegaba nada. Entonces ya con esa experiencia, pues los suizos dijeron le pedían en los campos que ellos distribuyan eso y se ocupaban y dijeron no.

« Le volcan ». C'était magnifique. En été nous descendions les bébés tous les jours sous les arbres, jusqu'à six heures, à la fin de l'après-midi. Je me souviens encore de tout malgré les années.

Les bébés étaient bien surveillés, propres, avec une bonne alimentation. Si une mère n'avait pas assez de lait, on complétait avec du lait en poudre. L'aide venait des Suisses et ils la livraient eux-mêmes. Ils ne faisaient pas confiance aux Français à cause des camps. Tout ce qui arrivait était volé, rien n'arrivait à nous, les réfugiés. A cause de cette expérience, les Suisses refusèrent de confier la distribution aux Français.

Felipe : me commentaste mama que en la lista que tu tienes, muchos niños con nombre español eran judíos que les cambiaban el nombre para que no se dieran cuenta.

Sur la liste que tu as, tu me disais maman que beaucoup d'enfants avec des noms espagnols étaient en réalité des Juifs, on avait changé leur nom pour les cacher.

Maria : puede ser, posiblemente. Porque aquí, no, todos los que estábamos, éramos internacionales, o sea que para nosotros, no había ni Judíos, ni Alemanes, ni Polacos, ni Español, eran todos igual. Esa era el sistema de trabajo aquí.

C'est possible. Parce qu'ici, nous tous, nous étions internationaux. Pour nous, il n'y avait ni Juifs, ni Allemands, ni Polonais, ni Espagnols. Nous étions tous pareils. C'était le principe de travail ici.

Wladimir : Sabes Maria que tengo desde tres días un hermano, después de París, tu hijo, Felipe, mas tengo una segunda mama : tu.

Tu sais Maria que j'ai depuis trois jours un frère, ton fils, Felipe, mais j'ai aussi une seconde maman, toi.

Maria : claro que sí. Sabes que sí. Y así te queremos desde hoy, desde hace unos días que te conocimos, y así va ser siempre. Y ahí tu hermano.

Bien sûr, tu le sais. Nous t'aimons depuis que nous t'avons rencontré. Il en sera toujours ainsi. Ici est ton frère.

Felipe : claro que sí, Wladimir. Ya sabes que puedes contar con nosotros.

Bien sûr Wladimir. Tu sais que tu peux compter sur nous.

(Dans la salle du bas)

00.46.17

Anito :

Je m'appelle Anito Tropper. « Anito », consonance espagnole, « Tropper », consonance d'Europe Centrale. Je suis né donc en 43 à la Maternité d'Elne et on m'a déclaré réfugié espagnol, de parents nés à Lodz, Espagne. Donc pendant 15 ans j'ai été considéré comme réfugié espagnol et lorsque j'ai demandé une carte d'identité, on s'est aperçu que j'étais pas du tout réfugié espagnol, mais que j'étais polonais. Donc je me suis retrouvé à 15 ans, avec une carte d'identité dépliant de polonais et une carte de travail. Donc on peut dire, c'est là où, j'ai fait une réflexion en me disant mais, quelle était ma partie espagnole ? C'est pour ça qu'aujourd'hui je suis très ému d'être avec tous les espagnols, parce que je me rends compte que... y a pas que les juifs qui ont souffert quoi. Les espagnols ont été aussi déportés, il y en a beaucoup qui sont morts dans les camps, et ma mère en pensant que je pourrais me cacher sous une identité espagnole me sauverait la vie, je m'aperçois aujourd'hui, en écoutant les

histoires de chacun ici que... la souffrance elle était aussi bien pour les gitans, pour les réfugiés qui quittaient l'Espagne pendant le Franquisme et les juifs.

Alors je vais vous raconter un petit peu mon parcours.

Donc après avoir quitté la maternité d'Elné, j'ai été placé dans une maison de déportés d'orphelin. Donc mon père a été mort, a été déporté et gazé à Maïdanek. Ma mère n'a pas supporté cette épreuve, elle s'est cachée dans une... à la campagne. Elle a plus ou moins abandonné ces enfants. On était deux frères et deux sœurs et donc la période des années difficiles a commencé pour nous, parce qu'on était dans des maisons où il n'y avait pas à manger, il y avait des directeurs qui étaient plus ou moins malhonnêtes, qui détournaient l'argent. Qu'envoyaient le jeun américain ou les familles riches pour aider ces orphelins. Donc on était plus ou moins maltraité, on souffrait beaucoup, on était frappé, faut pas oublier qu'on avait deux ans, trois ans. C'était pas facile. Donc on était plus ou moins révolté, on était considéré comme des enfants caractériels, on essayait de nous placer dans des maisons plus ou moins de... d'attardés mentaux. Enfin, les années ont passé. On a réussi à trouver deux sœurs par-ci, un frère par là et à essayer de nous rassembler. Et lorsque ces maisons se sont un petit peu organisées, on a eu des éducateurs qui avaient une formation qui était un petit peu meilleure. Avec des gens honnêtes quand même qui ont pris en main l'éducation des enfants.

Et lorsque j'ai eu 15 ans, on m'a mis dans une école de mécanique. Dans une école de mécanique près de ma mère qui avait sa propre vie, elle s'était remariée, elle avait un enfant, elle faisait ce qu'elle pouvait pour déjà s'occuper de la seconde famille. La première elle l'aimait bien, mais c'était un peu, on était un peu étrangers ensemble. Enfin je me suis échappé de cette maison, j'ai pris une... j'ai quitté cette maison et je suis parti avec des gens du voyage. Je suis reparti avec des espagnols dans des roulottes. Je suis arrivé à Paris, on a pu se retrouver avec mes sœurs, on a loué un appartement. Ça a été la partie des bonnes années quoi. Où il fallait faire des petits coups pour arriver à survivre. on organisait des parties de cartes où on essayait de gagner un peu sa vie. Et là donc la chance a souri, le jeu, tout marchait bien, on peut dire que je suis rentré dans les années, les bonnes années quoi.

Et là j'ai rencontré ma future femme qui était une femme charmante, qui m'a dit : « Maintenant faut arrêter le jeu, faut arrêter les casinos, faut te faire interdire, faut penser à faire ta famille. » Donc on a eu le premier enfant, plus le deuxième, et comme je pouvais plus jouer dans les casinos, je me suis mis à jouer dans mes affaires, et une boutique, et deux boutiques, et on a monté une chaîne de salons de coiffure à l'échelon français, plus en Belgique, plus un peu en Ecosse. Aujourd'hui on peut dire que pour moi l'intégration s'est bien faite : j'ai quatre enfants, j'ai deux enfants qui sont mariés, j'ai deux petits enfants. Quand on se réunit autour de la table pour Shabbat à la maison, c'est une joie. Et on se retrouve maintenant à 15, 16, en partant de rien.

Je voulais donc tous vous dire, frères espagnols et sœurs espagnoles, que notre parcours est un peu le même et quelque part il faut occulter cette partie là et il faut penser à l'avenir. Essayer de donner toute la puissance à nos enfants. Parce que cette souffrance qu'on a pu avoir pour moi m'a beaucoup servie, m'a aidé à réussir mon intégration dans la vie sociale. Voilà, je pense que maintenant tout roule bien pour moi et j'espère que c'est la même chose pour vous.

00.53.06

Ruben :

La phrase du Talmud qui est sous l'égide de cette maison c'est : qui sauve un homme sauve l'humanité, mais il faudrait pas oublier la suite : qui tue un homme tue l'humanité, c'est ça, c'est ce qu'on oublie le plus. Et quand on réfléchit après à tous ces camps qu'il y a dans le monde entier on pourrait interroger des millions et des millions de gens qui ont vécu des choses pires que nos parents, et le résultat c'est que ça se perpétue toujours, je sais pas s'il faut être pessimiste mais enfin de ces leçons d'humanité qu'on devrait tirer, il en sort

absolument rien, c'est à dire que les choses se perpétuent, de temps en temps il y a des courants comme ça de pensée, ce n'est pas pour se donner une bonne conscience, c'est une nécessité aussi, qui fait que on fait parler des gens de leur propre histoire qui sont à pleurer, mais il se passe rien après et tout est à recommencer. Moi c'est ce que je trouve vraiment le plus difficile dans tout ça.

00.54.02

Guy

Si nous sommes ici nous tous, si nous sommes nous tous réunis ici, ce n'est pas grace au gouvernement, ce n'est pas grace à des institutions gouvernementales, mais c'est grace à des individus, et à des individus comme Elizabeth Eidenbenz, qui avant de recevoir une mère ou un enfant ne demandait pas si c'était un républicain espagnol, si c'était un juif, si c'était un tzigane, et ça malheureusement il faut reconnaître que c'est dû à des individus et pas à des gouvernements, et ce qui m'a toujours frappé lorsque j'ai retrouvé EE, je lui ai dit « mais estce que vous avez une certaine fierté, c'est grâce à vous que je suis en vie, je vous dois tout », et elle m'a toujours donné la même réponse : absolument pas, j'ai fait ce que je devais, j'ai fait ce que ma conscience me dictait de faire, et puis c'est tout, et elle ne comprenait pas pourquoi j'avais une telle estime et pourquoi je venais la voir régulièrement, jusqu'à aujourd'hui, elle a toujours la même expression : ce que j'ai fait c'était nécessaire, ma conscience me dictait de le faire, point. Punto.

(Arrivée d'Elizabeth Eidenbenz)

00.55.43

Elizabeth : Estoy muy contenta de ver tantos y tantas madres aunque viven.

Je suis très contente de voir tant de monde et tant de mères qui vivent encore.

Anito

On est venu de toute la France, de Mexico, du monde entier, pour vous remercier, pour vous dire merci des risques que vous avez pris pour sauver des enfants,

- je n'ai pas pris de risques
- moi j'ai la preuve que vous m'avez fait des faux papiers, que madame aussi avait des faux papiers et c'est comme ça qu'aujourd'hui je peux venir vous remercier, vous honorer, et vous dire toute l'admiration que j'ai pour vous. Je m'appelle Anito Tropper, ma mère Laya Open que vous avez aussi aidé à se sauver
- elle était où ?
- elle était à Rivesaltes, vous l'avez fait sortir du camp pour accoucher, et ensuite vous lui avez dit faut pas rester là, faut partir vous cacher, elle m'a raconté ça et vraiment je vous remercie
- ce sont des choses que je me rappelle plus
- je vous le rappelle moi.

00.57.06

Antoine

Il y a une petite histoire, à une espagnole on lui dit un jour como te llamas ? la nina dit « me llamo como mi pais, esperanza. Pour moi vous êtes l'espérance de l'humanité.

Comment tu t'appelles ?

Je m'appelle comme mon pays : Espérance.

00.57.38

Générique de Fin

00.58.22

Fin